

## Thème Capes 2010-2011 – Recueil de textes

**Thème N° 1 : Marguerite Duras, *Le ravisement de Lol V. Stein*. © Gallimard, 1964 (p 67-70, 380 mots)**

Pendant les jours qui suivirent, Lol chercha l'adresse de Tatiana Karl.

Elle ne cessa pas ses promenades.

Mais la lumière du bal s'est cassée d'un seul coup. Elle n'y voit plus clair. Des moisissures grises recouvrent uniformément les visages, les corps des amants.

5 Les Karl n'avaient jamais habité S. Tahla. C'était au collège que Lol et Tatiana s'étaient liées, elles passaient leurs vacances à T. Beach. Leurs parents ne s'étaient pour ainsi dire pas connus. Lol avait oublié l'adresse des Karl. Elle écrivit à l'Amicale du collège : à la retraite du père, les Karl avaient déménagé, ils habitaient au bord de la mer, près de T. Beach. De Tatiana, on n'avait jamais eu de nouvelles depuis ce déménagement. Lol s'acharna, elle écrivit à Mme Karl une lettre longue et  
10 embarrassée pour lui dire combien elle aurait aimé retrouver Tatiana, la seule de ses amies qu'elle n'avait jamais oubliée. Mme Karl répondit affectueusement à Lol, et lui donna l'adresse de sa fille mariée depuis huit ans au docteur Beugner, à S. Tahla.

Tatiana habitait une grande villa, au sud de S. Tahla, près de la forêt.

15 A plusieurs reprises Lol alla se promener aux abords de cette villa qu'elle avait déjà vue comme toutes celles de la ville.

Elle se trouvait sur une légère hauteur. Un parc, grand et boisé, permettait mal de la voir de face, mais derrière, par le canal sinueux d'une grande allée, on la découvrait mieux, des étages à balcons, une grande terrasse sur laquelle Tatiana, en été, se tient souvent. C'est de ce côté-là que se trouve la grille  
20 d'entrée.

Il n'était sans doute pas dans le plan de Lol de se précipiter chez Tatiana, mais d'abord de faire le tour de la maison, de traîner dans les rues qui la bordaient. Qui savait ? Tatiana sortirait peut-être, elles se rencontreraient ainsi, se retrouveraient ainsi, apparemment par hasard.

Cela ne se produisit pas.

25 La première fois, Lol dut voir Tatiana Karl sur la terrasse, allongée sur une chaise longue, en maillot de bain, au soleil, les yeux fermés. La deuxième fois également. Une fois, Tatiana Karl ne devait pas être là. Il y avait sa chaise longue, une table basse et des revues colorées. Le temps ce jour-là était couvert. Lol s'attarda. Tatiana n'apparut pas.

**Thème N° 2 : Eric-Emmanuel Schmitt, *La Secte des égoïstes*, 1994 © Albin Michel (346 mots)**

C'était un soir de décembre à la Bibliothèque nationale.

Lassé d'avoir fiché, noté, annoté, relevé discté, dépouillé, médité tout le jour, les yeux usés et la main lourde, je posai ma plume et repoussai ma chaise.

Alentour, des corps cassés sur les bureaux, des crânes luisant sous les lampes, et de longs murs de  
5 livres fermés, muets, impénétrables. Une glu liquide et glauque figeait la Grande Salle dans un silence étale. Rien ne bougeait. Il stagnait une odeur de poussière propre, de celles que l'on remue tous les matins.

« Je rêve ... je ne vis plus... Je me suis fait épingler dans un trompe-l'œil »

10 Pour la première fois, je pris mon travail en haine. Je regardai mes piles de dossiers comme des choses lointaines, étrangères, ces dossiers sur lesquels me pliait depuis des années mon labeur d'érudit, d'obscur recherches sur la linguistique médiévale qui n'intéressaient personne, pas même moi.

Une ombre glissa tout en haut, le long des verrières sombres.

Je scrutai autour de moi.

15 Les crânes pensaient. N'étaient leurs yeux qui oscillaient de temps à autre à travers les poches de peau et les lunettes d'écaille, on aurait pu douter qu'ils fussent encore en vie. Ils lisaient ; comme le lézard immobile digère l'insecte, ils absorbaient le savoir, se pénétraient de la mémoire du monde, rivés à l'essentiel. Comme l'éternité est ennuyeuse lorsqu'elle traverse le temps...

Alors je me levai.

Je toisai tous les crânes. Ah ah ! ils ne se doutaient pas !...

20 Affichant un sourire sardonique, je m'engouffrai dans les salles du sous-sol qui contenaient les catalogues.

Je venais de décider d'enfreindre la loi : j'allais lire quelque chose d'inutile ! Comme ça. Gratuitement. Transgresser les règles du chercheur, musarder, lire pour le plaisir... Un crime, quoi !

25 Fermant les paupières, j'errai entre les blocs, ouvris un tiroir au hasard pour en extraire une fiche à tâtons. N'en relevant que la côte, j'allai déposer ma demande.

Je repris ma place dans l'ossuaire de la Grande Salle et, pendant les dix minutes que j'attendis, je ris tout seul d'une joie très intérieure.

**Thème N° 3 : Bernard Giraudeau, *Les dames de nage*. Editions Métailié, 2007 (p 89-90, 400 mots)**

5 A la Rochelle, je continuais à fréquenter les quais et les inévitables bistrotts qui font en grande partie la vie des ports et des paumés. Je devinais qu'un jour il faudrait repartir, pour ne pas finir devant un blanc sec, l'œil mouillé sur les deux tours avec des flash-back en continu pour laminer l'avenir. L'ouest était toujours au même endroit, rien ne bougeait et moi non plus. En attendant que le cinéaste se révèle, je fréquentais tout de même avec assiduité, au théâtre municipal, la cinémathèque de la rue chef de Ville qui programmat avec constance et courage les films de Hawks, Welles, Becker, Vigo, et mon préféré, Kurosawa, avec un *Barberousse* que je revoisais en boucle.

10 J'étais bien, à l'ouest, près du port, prêt à repartir si l'occasion se présentait, et j'avais adopté un petit coin dans le café des Théâtres, un endroit rouge et noir avec des glaces qui vous reflétaient à l'infini. Il avait quelque chose d'un salon de paquebot avec la houle des visages et la danse du barman. Il jouxtait, comme son nom l'indique, la vieille salle de spectacle un peu poussiéreuse qui faisait les belles heures des tournées théâtrales, des opérettes essoufflées, et accueillait les ballets de fin d'année de conservatoire. Le beau piano à queue se laissait parfois caresser par des virtuoses internationaux et il fut chanté en ce lieu des lieds de Schubert par des voix magnifiques que je regrette tout de même d'avoir  
15 négligé à l'époque et qui aujourd'hui se sont tues. J'avais peur de m'ennuyer. Il fallait oser jeune homme, l'aventure c'est aussi cela. Je préférais réserver les quelques pièces que je gagnais aux lundis et jeudis de la cinémathèque.

20 Après les séances, je pouvais retourner à mon poste. Là, je m'accrochais à un verre de whisky et à l'illusion que la vie devrait être comme au cinoche. Les bars sont intimement liés aux péripéties culturelles de la ville, c'est un lieu de rendez-vous, de rencontres, et pour ceux qui savent regarder, un merveilleux terrain d'observation. C'est un autre voyage mais j'étais trop jeune pour avoir cette sagesse. J'avais vécu deux tours de la terre par la mer avec des histoires comme on en filmait en Amérique, des histoires que je n'osais pas raconter tant elles étaient loin du quotidien des autres et il me restait donc  
25 les films et l'alcool pour oublier que j'étais revenu au point de départ.

**Thème N° 4 : Andrée Chedid, « La Femme en rouge » in *La Femme en rouge et autres nouvelles*, 1994 © Editions J'ai lu (347 mots)**

L'autocar cahotait de plus en plus fiévreusement. Les cailloux heurtaient les ressorts de suspension, se projetaient dans un nuage de poussière contre les ailes, frappaient les pare-chocs, flagellaient le pare-brise.

Angelos, le chauffeur, n'y prêtait aucune attention. Sous un soleil en pleine activité, il franchissait  
5 cinq fois par jour, les trente kilomètres qui séparaient la bourgade de Stratis de l'extrémité de la  
presqu'île.

A chaque parcours, Angelos éprouvait le même frisson de plaisir en abordant son trente-septième  
tournant. Dès ce moment-là, il apercevait la mer. Sa Méditerranée, plus chérie qu'aucune femme, qu'il  
rejoignait chaque dimanche, en solitaire, dans sa barque de pêcheur.

10 Durant la semaine, il vivait dans la bousculade. Les passagers se pressant à l'intérieur de son  
véhicule formaient une masse dans laquelle il ne distinguait plus aucun visage. Entassés à six sur une  
banquette de trois, ou bien debout épaule contre épaule, ils se raccrochaient aux poignées, s'agrippaient  
les uns aux autres, résistant ainsi aux soubresauts du car, à ses brusques arrêts, à ses départs  
intempestifs.

15 Coutumières du bus, une demi-douzaine de vieilles, pour qui le trajet était particulièrement long,  
s'acroupissaient sur le sol, dans le coin qu'Angelos leur réservait, serrant dans leurs bras un enfant en  
bas âge ou un panier rempli de victuailles.

Cette foule se composait surtout de paysans et de petits commerçants se déplaçant d'un village à un  
autre pour proposer leurs marchandises. Les touristes ignoraient ce circuit.

20 La plupart des femmes étaient vêtues de noir, les hommes aussi portaient des vêtements sombres.

Parmi toute cette grisaille, comment ne pas remarquer la robe écarlate, les cheveux flamboyants de  
la femme qui venait de surgir, escaladant la marche, présentant son ticket avant de pénétrer, souveraine,  
dans la mêlée ?

25 La foule s'écarta pour lui livrer passage. Ne faisant rien pour passer inaperçue, elle salua à la ronde,  
lançant de-ci de là des bouts de phrase, prononcés avec un fort accent étranger que personne ne put  
localiser.

Elle dévisageait les voyageurs avec aplomb, multipliant sourires et mercis, lorsque trois d'entre eux  
se levèrent, d'un même élan, pour lui céder la moitié d'une banquette.

**Thème N° 5 : Marc Lévy, *La prochaine fois*. Robert Laffont, 2004 (21-22, 340 mots)**

Peter parqua sa voiture sur l'emplacement qui faisait face à la guérite du vigile. Il lui glissa discrètement  
un billet au creux de la main pendant que Jonathan récupérait sa vieille sacoche dans la malle arrière. Ils  
remontèrent la travée du parking où leurs pas se faisaient écho. Comme chaque fois qu'il prenait  
l'avion, Peter perdit patience lorsqu'on lui demanda d'ôter sa ceinture et ses chaussures après qu'il eut  
5 fait sonner trois fois le portique de sécurité. Il marmonna quelques mots peu aimables et l'officier en  
charge inspecta son bagage jusqu'au moindre détail. Jonathan lui fit signe qu'il l'attendrait comme  
d'habitude près du kiosque à journaux. Lorsque Peter l'y rejoignit, il était plongé dans les pages d'un  
livre de Milton Mezz Mezzrow, une anthologie de jazz. Jonathan acheta le livre. L'embarquement se fit  
sans encombre et le vol partit à l'heure. Jonathan refusa le plateau-repas qui lui était proposé, abaissa le  
10 petit volet du hublot, alluma la lampe de courtoisie et se plongea dans les notes de la conférence qu'il  
s'appropriait à donner dans quelques heures. Peter feuilleta le magazine de la compagnie, puis la notice de  
sécurité, enfin le catalogue des achats à bord qu'il connaissait par cœur. Puis il se balança dans son  
fauteuil.

- Tu t'ennuies ? demanda Jonathan sans lever les yeux du document qu'il consultait.
- 15 - Je pense !
- C'est bien ce que je disais, tu t'ennuies.
- Pas toi ?
- Je révise ma conférence.
- Tu es possédé par ce type, rétorqua Peter.
- 20 - Passionné !
- A ce niveau d'obsession, mon vieux, je me permets d'insister sur la nature possessive de la  
relation qu'entretient ce peintre russe avec toi.

- Vladimir Radskin est mort à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, je n'entretiens aucune relation avec lui, mais avec son œuvre.

25 Jonathan replongea dans sa lecture, le temps d'un court instant de silence.

- Je viens d'avoir une impression de « déjà-vu », dit Peter narquois jusqu'au bout des lèvres, mais c'est peut-être parce que c'est la centième fois que nous avons cette conversation.

**Thème N° 6 : Philippe Besson, *L'arrière-saison*, 2002 © Julliard 10/18** (Incipit ; 369 mots)

Note : C'est à partir du célèbre tableau *Nighthawks* de Hopper que l'auteur construit ce roman, en imaginant la vie des trois personnages que l'on voit dans le « diner », les deux clients, une femme et un homme, accoudés au comptoir et le serveur, ici baptisé Ben.

Donc, au début, elle sourit.

C'est un sourire discret, presque imperceptible, de ceux qui se forment sur le visage parfois, sans qu'on le décide, qui surgissent sans qu'on les commande, qui ne semblent reliés à rien en particulier, qu'on ne saurait pas forcément expliquer.

5 Voilà : c'est un sourire de presque rien qui pourrait être le signal du bonheur.

10 Ce contentement qui lui échappe, c'est peut-être juste parce qu'elle porte la robe rouge, à manches courtes, qu'elle affectionne, qui lui affine la taille, qui lui donne la silhouette qu'arboraient les femmes américaines des réclames, dans les années cinquante. Elle se sent bien dans cette robe, encore belle, encore désirable. Elle a le sentiment d'être légère, et qu'un homme, de préférence Norman, pourrait encore la prendre par les hanches et la soulever sans effort dans les airs. Elle aime se sentir légère : cela lui rappelle sa jeunesse. Non qu'elle soit vieille, trente-cinq ans dans quelques mois, mais on ne parle déjà plus d'elle comme d'une « jeune femme » et on s'adresse à elle d'un « madame » plutôt que d'un « mademoiselle ». Elle n'en est pas chagrinée, non, elle admet que les années passent, que son corps s'est un peu alourdi dans ces endroits qu'on peut toutefois dissimuler grâce à des vêtements habilement choisis, et qu'elle seule connaît aussi bien. Elle voudrait juste retenir un peu, tant qu'elle s'en sent capable, ce temps qui file et demeurer une femme qui accroche quelques instants les regards.

20 Oui, le sourire, c'est peut-être simplement pour ça : être désirable, encore.

25 Pourtant, Ben ne l'a pas regardée lorsqu'elle est entrée. Ben ne la regarde plus depuis des années. Depuis quand au juste ? Il s'est habitué à elle au point de ne plus avoir à la regarder, estime-t-il. Il la connaît si bien : que verrait-il qu'il n'ait déjà vu ? Et puis, entre elle et lui, ce n'est pas une affaire de séduction, ça ne l'a jamais été du reste, c'est une affaire de connivence. Aucun d'eux ne prétendrait qu'ils sont amis, mais ce sont au moins des connaissances, ils s'aiment bien, ils savent un peu de la vie de l'autre, ils ont des réflexes et des souvenirs en commun.